

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

LA MERE ET LA MARATRE.

LÉGENDE DANOISE.

I

Dans une île lointaine,
Voyageant vers le soir,
Au bord d'une fontaine
Dyring alla s'asseoir.

Près de l'eau qui rui-selle
Christel vint reposer ;
Dyring la trouva belle,
Il voulut l'épouser.

Ensemble, en un village,
Ils vécurent sept ans,
Et de leur mariage
Ils eurent sept enfants.

Mais las ! la mort jalouse
Entra dans la maison,
Et moissonna l'épouse
En sa jeune saison.

II.

Dans une île lointaine,
Voyageant vers le soir.
Au bord d'une fontaine
Dyring alla s'asseoir.

Près de l'eau qui ruisselle
Brunhil vint reposer ;
Dyring la trouva belle,
Il voulut l'épouser.

Elle devint sa femme ;
Mais Brunhil par malheur
Était bien grande dame,
Avait bien mauvais cœur.

Quand elle entra hautaine,
Sous le toit de l'époux,
Les sept enfants en peine
Priaient à deux genoux.

Ils priaient devant l'âtre,
Pleurant, c'était pitié !
La méchante marâtre
Les repoussa du pied.

Et d'une voix cruelle
Leur refusant du pain :
Plus d'une fois, dit-elle,
Vous aurez soif et faim.

Puis elle leur ret re
Les coussins bleus du lit :
—La paille peut suffire,
L'édredon amollit.

Et de leur réduit sombre
Eteignant le flambeau :
—Vous resterez dans l'ombre
Comme dans un tombeau.

Et les enfants en larmes
Priaient bien tard, la nuit,
Pleins de vagues alarmes,
Tremblant au moindre bruit.

Ils appelaient leur mère.
Elle se réveilla,
Et de leurs pleurs, sous terre
Tout son corps se mouilla !

—Dieu ! quand leur voix m'appelle
Au séjour des vivants,
Que ne puis je, dit-elle,
Aller voir mes enfants !

Ce cri perçant de mère
Dans le ciel s'entendit,
Et le bon Dieu le Père
A ces vœux répondit :

—Pars à la nuit tombante,
Va, mais sois de retour
Avant que le coq chante
Pour le lever du jour.

Alors la bonne mère,
Ne perdant pas de temps,

Franchit le cimetière,
Chemine à travers champs.

E'le arrive au village,
S'en va le long des murs ;
Elle a bien du courage,
Mais ses pas sont peu sûrs ;

Ses jambes sont peu fortes ;
Elle craint d'avancer :
Les chiens hurlent aux portes
En l'entendant passer.

Au seuil de sa demeure,
Grâce à Dieu, la voilà.
Son aînée, à cette heure,
Triste et seule, était-là.

—Que fais-tu là, ma fille,
Les yeux rouges de pleurs ?
Comment va ma famille,
Tes frères et tes sœurs ?

—Vous êtes grand et belle,
Ma mère avait vos traits ;
Mais vous n'êtes pas elle,
Je vous reconnaitrais.

Elle était rose et blanche,
On l'aimait tout d'abord,
Et vous, votre front penche,
Pâle comme la mort.

—Et comment, ma colombe,
Aurais-je un teint rosé ?
Si longtemps dans la tombe,
Hélas ! j'ai reposé !

Elle entre dans la chambre
Où pleuraient les enfants,
Sur la paillasse en décambre,
L'un sur l'autre gisants.

A leurs cris son cœur saigne ;
Elle s'approche d'eux ;
Elle en prend un, le peigne,
Lui tresse les cheveux ;

De l'autre avec tendresse
Elle sèche les pleurs,
Parle à tous, les caresse,
Apaise leurs douleurs.

Et puis, appelant Claire :
—Claire, ma chère enfant,
Va-t'en dire à ton père
De venir à l'instant.

Quand il parut, la mère :
—Je t'ai laissé du pain,
Dit-elle avec colère,
Et mes enfants ont faim.

On les bat, on les raille ;
Ils ne peuvent dormir,
Et sur des lits de paille
Ils ne font que gémir.

Ah ! lorsque la nuit tombe,
S'il me faut chaque soir,
Dying, quitter ma tombe
Pour remplir ton devoir,

Et si Bruhil, ta femme,
Pour mes fils sans pitié,
Des soins que je réclame
Ne prend pas la moitié ;

Eh bien ! quand viendra l'heure
De me séparer d'eux,
Dans ma sombre demeure
Vous me suivrez tous deux.

La marâtre frisonne
A ces mots menaçants,
Et dit : Je serai bonne,
Christel, pour tes enfants.

Et depuis ce jour-là, quand Dying et sa femme
Entendaient vers le soir les aboiements du chien,
Au foyer des enfants ils ranimaient la flamme,
Cherchant avec effroi s'il ne leur manquait rien ;
Et quand le chien hurlait plus fort devant la porte
Ils se sauvaient de peur de voir entrer la morte.

LE CHARIVARI.

Pour l'Album de La Minerve.—(Suite. ex Fin.)

Le président se leva d'un air solennel. C'était un homme de quarante-cinq ans, court, mais gros ; la face rubiconde, le front bas et la tête complètement engagée dans les épaules. Il n'était pas spirituel et ne savait pas lire ; mais il avait du bien et des terres au soleil ; il était en outre possesseur d'une paire de mains qui contenaient les plus solides arguments dans les discussions de genre.

Une fois debout, il toussa, cracha, jeta un coup d'œil curviligne sur ses collègues, puis s'essuya le front et les tempes. Il faisait chaud ; surtout pour lui, dont le talent oratoire était en fermentation.

—Mademoiselle, dit-il d'une voix profonde ; c'est à seule fin de vous faire à savoir que nous avons résolu d'en engager une autre pour l'année prochaine, les contribuables ayant des plaintes contre vous.

Il s'assit au milieu d'un murmure flatteur.

La Griffonne resta muette d'étonnement. Elle fut même tellement décontenancée qu'elle sortit et fit une centaine de pas dans la rue, sans trop se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Les commissaires furent eux-mêmes quelque peu étonnés de ce départ subit. Le président seul ne fut pas surpris outre mesure, et attribua ce résultat étonnant à son éloquence de tribun. Quoiqu'il en soit, l'assemblée fut close et le procès-verbal consigné au registre déclara que la demoiselle Germaine Griffonne avait été, "pour causes majeures et raisons d'urgence, démise de ses fonctions quant à présent ; la dite demoiselle n'ayant opposé aucune raison valable à son renvoi."

Une fois dans la rue, l'institutrice retrouva sa

présence d'esprit, et reconnut toute l'étendue de son malheur. Son premier mouvement fut de retourner à l'assemblée, mais deux des commissaires sortaient déjà, ce qui indiquait que la séance était terminée.

Elle pensa au maire, et résolut de l'aller trouver ; il pourrait peut-être l'éclairer sur les motifs de ce renvoi et l'aider à se disculper s'il y avait lieu.

Le sort voulut qu'en chemin, elle rencontrât Charmante.

Charmante revenait de chez une voisine à qui elle avait raconté quelques nouvelles sous le sceau du plus inviolable secret. Elle alla droit à la maîtresse d'école.

— Ah ! voilà une rencontre qui me fait plaisir ! Entrez donc un peu à la maison, j'ai tant de choses à vous dire.

L'institutrice suivit Charmante machinalement et entra chez elle.

— Pour lors, faut vous dire, poursuivit celle-ci, sans se donner le temps de respirer, qu'il y a des choses extraordinaires dans le village. C'est pas une femme tranquille comme moi qui se mêle de ces affaires-là ; mais on ne peut pas empêcher les méchantes langues de parler, et les choses se savent si vite.....

Bref, une demi-heure après, la Griffonne était au courant de tout ce qui s'était dit et de tout ce qui ne s'était pas encore dit sur son compte et celui de Louis Doff.

Elle en fut atterrée et fondit en larmes. Elle ne pouvait plus songer à aller consulter le maire. Elle se retira donc à son logis, et pleura jusqu'au soir. Il y avait bien de quoi.

Elle n'alla pas, comme de raison, faire ses écritures.

Vers les huit heures, on frappa à sa porte, et, avant qu'elle eût le temps de prendre un parti quelconque, le maire entra.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton respectueux, je viens d'apprendre, par le président des commissaires, le malheur qui vous frappe. Je sais par la même source que je suis la cause, bien involontaire, il est vrai, de tout ce qui vous arrive. N'importe, je ne m'en considère pas moins responsable, et tenu, autant qu'il me sera possible, de réparer ce dommage causé à vos moyens d'existence et surtout à votre réputation. Je ne vois qu'un moyen de faire taire tous ces bruits et de vous rendre une considération dont vous avez été si injustement dépouillée. Je ne suis plus jeune, et Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais songé à me remarier. Je n'ai pas d'ailleurs ce qu'il faut pour plaire, et, dans d'autres circonstances, je n'aurais jamais osé songer à la proposition que je viens vous faire. Je vous demande donc si vous voulez être ma femme et régulariser ainsi notre position réciproque.

La proposition était honnête, et toutes choses bien considérées, nous avouons que nous revenons un peu sur l'opinion que nous nous étions d'abord formée de Louis Doff.

Le maire avait fini de parler que l'institutrice le regardait encore avec des yeux ébahis.

À la fin elle répondit :

— J'apprécie, comme il convient, la délicatesse de votre procédé, monsieur ; mais vous comprenez qu'

une décision aussi importante ne peut pas être prise sur le champ et demande réflexion. Je vous rendrai réponse d'ici à quelques jours ; peut être les choses vont-elles se calmer. Dans tous les cas, je vous remercie de votre généreuse conduite à mon égard.

Le maire se leva, mais avant de sortir :

— S'il nous en coûte de devenir ma femme, dit il, songez au moins à l'acte de dévouement que vous accompliriez envers deux orphelins en devenant leur seconde mère.

Après le départ de Louis Doff, la Griffonne demeura toute pensive. Cette idée de dévouement maternel avait donné un autre cours à ses pensées. Elle y songea longtemps et s'étonna de ne pas trouver étrange une proposition que, dans d'autres circonstances, elle aurait regardée comme extrêmement ridicule.

Le lendemain, les cancons redoublèrent dans le village. On avait vu le maire aller chez la Griffonne et Charmante n'avait pas été la dernière à broder son histoire sur le sujet.

Quinze jours se passèrent sans amener de changement. Seulement, une institutrice nouvelle avait été engagée et la Griffonne, obligée de vider la maison d'école, était allée demeurer chez un cultivateur à quelques arpents du village.

Pourquoi n'était-elle pas partie tout-à-fait ? Mystères que les commères cherchaient en vain à percer, malgré la meilleure volonté du monde.

Un lundi matin les volets de la boutique du maire ne s'ouvrirent pas. Il était pourtant neuf heures, et, généralement, à sept heures, tout l'étalage était découvert.

Ce fut un grand événement. On se répéta la chose, et bientôt la rue s'emplit de curieux et d'oisifs en face de la maison. On se parlait tout bas :

— Etait-il malade ? mort, peut-être ? La curiosité était éveillée au plus haut degré, parmi les femmes surtout, qui composaient une grande partie de l'attroupement.

Charmante émit l'avis charitable d'enfoncer les portes attendu que le feu pouvait bien être à la maison, et tout le monde étouffé à l'intérieur.

Plusieurs adoptèrent cette idée ; d'autres la rejetèrent, et la discussion allait s'engager sur un terrain orageux, lorsque le bonnet de la servante de Louis Doff fut aperçu au-dessus de la clôture du jardin.

Ce fut une révélation : on se précipita dans la direction du bonnet. Il y eut plus d'une chute et plus d'une contusion.

Charmante fut naturellement rendue la première. Elle avait la figure toute bouleversée par l'anxiété et la rapidité de la course.

— Mon doux Jésus ! dit-elle en s'adressant à la servante, monsieur le maire est-il mort, que les volets sont fermés.

La servante était une vieille fille difficile à émouvoir. Elle répondit donc tranquillement :

— Mon maître n'est pas mort, il est absent, voilà tout.

Elle n'était pas causeuse, non plus, la vieille. On n'en put pas tirer autre chose ; et les curieux,

Charmante en tête, durent à la fin se retirer avec un appétit seulement à demi-satisfait.

Dans le cours de la journée, cependant, on apprit que le maire était parti de grand matin pour la paroisse voisine, en compagnie de la Griffonne et avec une lettre de monsieur le curé.

Charmante faillit se trouver mal, et tout le village se sentit remué jusque dans ses fibres les plus intimes. La journée se passa en fièvres-chaudes.

Ce fut bien pis encore, le lendemain matin, lorsqu'on vit les volets du magasin tout grands ouverts, et qu'on apprit par la servante, qui en cette occasion consentit à parler, que monsieur était revenu avec la maîtresse d'école laquelle, maintenant, s'appelait madame Doff, ayant épousé son maître la veille, à la paroisse voisine.

Ce fut un cri, un étonnement qui se propagea comme une étincelle électrique. Charmante fit trois fois le tour du village racontant partout la chose sous le sceau du plus inviolable secret. Son mari s'enivra, mais elle n'y prit pas garde, tant elle était affairée.

La femme du président des commissaires reprocha amèrement à son mari sa conduite envers l'ancienne maîtresse d'école—si tu l'avais mieux traitée, lui dit-elle, j'aurais pu devenir l'ami intime de la maîtresse. Qui sait ? Elle m'aurait peut être fait obtenir du crédit pour cette belle robe de soie à ramages que son mari m'a refusée le printemps dernier et qui est encore dans ses tiroirs. Innocent, va !

Le mari courba la tête, comme c'est d'ailleurs l'usage, se promettant bien de se repayer amplement le premier jour qu'il présiderait l'assemblée des commissaires. Car il était aussi pédant en public que mouton dans son intérieur. Il y en a d'autres qui sont tout le contraire ; ce ne sont probablement pas ceux-ci qui valent le mieux.

Le soir du même jour, il y eût une réunion des jeunes gens dans un petit bois en arrière du village. On eût dit une assemblée de conjurés.

Ils arrivaient tous, les uns après les autres, par des chemins différens, et disparaissaient dans l'ombre, sous les sapins touffus.

A dix heures, il y en avait une cinquantaine. Plusieurs hommes d'un âge mûr s'étaient glissés parmi les jeunes. Était-ce pour surveiller leurs actes, ou pour les aider de leurs conseils ? Peut-être pour l'un et l'autre. Sans l'épaisse couche de noir qui couvrait la figure de chacun des assistants, on aurait pu reconnaître, au milieu du groupe, le mari de Charmante, et voire le président des commissaires d'école.

Ce fut même sa voix qui, la première, s'éleva dans le silence des ténèbres :

—Mes amis, commença-t-il, il se passe de choses dans notre village, que c'est une honte. Je ne veux nommer personne, mais l'affaire du maire et de la maîtresse d'école est contraire aux statuts ; c'est clair. Si quelqu'un est contre, qu'il le dise.

Un silence solennel indiqua au président que tout le monde était de son avis. Il poursuivit :

—Ces choses-là sont intolérables trois mois après la mort de madame la maîtresse, que Dieu la conserve. En êtes-vous ?

—Oui ! oui ! répondirent sourdement toutes les voix.

—Même que la défunte a laissé du bien, continua le président...

—Et la maîtresse va en profiter, ajouta une voix.

—Les enfants ont droit à leur part comme de juste, insinua le mari de Charmante.

—Combien avait la défunte, de son chef ? demanda une voix qu'on reconnut pour celle du bedeau.

—Le notaire m'a dit que c'était pas mal d'argent, répondit le président, et que les enfants devaient avoir, leur vie durant, leur belle piastre à manger par jour...

—C'est effrayant ! dit une voix.

—Et la maîtresse d'école va tout empêcher, dit une autre.

—Les armoires étaient pleines de beau *butin* !

—Ça va être gaspillé !

—Même que Charmante a vu des nappes de vraie toile, et des couvre-pieds piqués à la douzaine...

Le discours devenait général ; chacun voulait y mettre son mot. Le président des commissaires imposa silence à la foule.

—En êtes-vous toujours, les gars ? dit-il pour la seconde fois.

—Oui ! oui ! dirent toutes les voix.

—Alors, c'est pour minuit juste. Que chacun soit prêt : on partira de la maison d'école : arrangeons les affaires.

—Mais si M. le curé s'en aperçoit ? dit une voix.

—M. le curé est absent et ne sera de retour que demain soir.

—De ce coup-là, ça y est.

—Ça y est ! répétèrent toutes les voix.

Pendant une demi-heure encore, il y eut des conversations à voix basse dans les groupes, on circula, on distribua les rôles, puis, comme onze heures venaient de sonner, tous les conjurés se retirèrent un à un et disparurent dans la nuit.

A onze heures et demie, la procession était formée dans le plus grand silence sur la place, en face de la maison d'école. Un caisson en forme de cercueil, couvert d'un drap noir et blanc, tenait la tête, porté par quatre hommes barbouillés et encapuchonnés. Deux autres se tenaient aux côtés avec des torches en écorce de bouleau.

A la suite était une immense marmite en fonte portée au moyen d'un bâton passé en travers de l'anse, et deux robustes gaillards, ayant chacun une masse en bois, se tenaient prêt à la faire résonner au premier signal.

Venait enfin le reste des charivaristes, deux par deux, au nombre de vingt ou vingt cinq couples. Chacun portait avec soi un objet capable de rendre un son, les autres des barres de fer, des marmites, des poêlons ; d'autres, enfin, des violons ou des clarinettes. Tous étaient barbouillés et parfaitement déguisés.

A minuit moins cinq minutes la procession se mit en marche dans le plus profond silence, et l'on se rendit en face de la maison du maire.

Une fois là, les torches furent allumées. L'habitation était silencieuse, indiquant que ses hôtes reposaient en paix, sans se douter de rien.

A minuit juste, un glas funèbre sortit des flancs de la marmite frappée par les masses. Ce fut le signal. De toutes parts, des cris discordants et lugubres se firent entendre au milieu des sons extra-

vagants et criards de tous les instruments réunis.

Puis une seule voix s'éleva, voix profonde et grave, récitant un verset du *De profundis*.

Tous les versets y passèrent jusqu'au dernier, et, entre chacun, un affreux tintamarre se fit entendre, mêlé aux sourds bourdonnements de la marmite.

Rien ne bougeait dans la maison. Les charivari-seurs commençaient à perdre un peu contenance, lorsque l'un d'eux,—le mari de Charmante, peut-être—, s'avança près de la porte et frappa trois grands coups de bâton. Aussitôt, une grêle de pierres assaillit la maison et vint s'abattre contre le mur et les volets fermés.

Les cris et le tintamarre redoublèrent.

Tout à coup, la porte contre laquelle on avait frappé, s'ouvrit toute grande et Louis Doff parut sur le seuil.

—Que voulez-vous ? dit-il d'une voix ferme.

Les quatre porteurs avancèrent le cercueil jusque sur les marches du perron et l'élevèrent sur leurs épaules.

Alors une voix sortit de l'intérieur de la caisse :

—C'est ta défunte, dit cette voix, qui vient te reprocher ta conduite. *Libera me Domine !*

—*Libera me Domine !* répétèrent toutes les voix, pendant que la marmite tintait son glas le plus lugubre.

Le maire devint pâle.

Mes amis, dit-il, les dents un peu serrées, retirez-vous en paix, et retournez vous en chacun chez soi. Vous en avez assez fait et il est temps de dormir.

Ce n'était pas l'affaire des masques ; ils se mirent à orier de plus belle.

Le maire devint encore plus pâle.

—Retirez-vous, leur cria-t-il, ou je ne réponds plus de moi !

Et il s'avança sur le perron.

Il y avait quelque chose de grand dans l'action de cet homme bravant une foule.

La foule ne le comprit pas ainsi.

Les cris redoublèrent avec le bruit, et les pierres commencèrent à voler ; deux ou trois personnes même s'avancèrent dans leur excitation pour saisir le maire.

Alors, celui-ci recula jusqu'à la porte, et passant sa main derrière lui, il saisit un fusil à deux coups qu'il tenait constamment chargé sur ses crochets et, bondissant sur le perron, il lâcha les deux coups à la fois.

Ce fut un véritable coup de théâtre. Toute la foule s'éclipsa en un clin d'œil, abandonnant derrière elle le caisson, la marmite et tout l'attirail de charivari.

Deux minutes après, il n'y avait plus personne. Le maire seul était encore debout sur son perron, appuyé sur le canon de son fusil.

Il se passa la main sur le front et parut comme s'il sortait d'un rêve. Il éteignit du pied une des torches qui brûlait encore sur les marches, entra chez lui et ferma sa porte à double tour.

Le lendemain matin, les premiers passants purent voir tous les objets que l'on n'avait pas encore relevés, devant la porte du maire. Une mare de sang s'était caillée près du caisson. On ne savait pas trop d'où ce sang pouvait venir. Mais une femme s'étant avisée de soulever le drap qui recouvrait encore le simulacre de cercueil, elle pâlit et tomba à la renverse en jetant un grand cri.

D'autres personnes arrivèrent et, en regardant dans la caisse, s'aperçurent avec horreur qu'elle contenait un cadavre que l'on reconnut de suite pour celui du bedeau.

Sur examen, on découvrit qu'il avait une affreuse blessure au flanc droit ; mais le médecin, appelé par la suite, déclara que cette blessure n'avait pas été mortelle par elle-même, et que le défunt était plutôt mort de l'épuisement causé par une perte de sang trop considérable. Il est probable, et même certain que si le bedeau avait été pensé à temps, sa blessure n'aurait eu aucune issue fatale.

Comme de raison la justice fut saisie de l'affaire. On constata sans peine que l'un des coups de fusil tirés par le maire avait atteint l'infortuné bedeau à travers les planches de la caisse.

Le maire lui-même expliqua ainsi la chose en venant se mettre à la disposition des magistrats.

Il y eut un procès criminel dont nous ne raconterons pas les détails. Nous dirons seulement que Louis Doff fut acquitté à l'unanimité sur le principe qu'il était dans un cas de légitime défense, et qu'il avait de justes raisons de craindre pour sa vie et celle de sa famille.

L'affaire judiciaire en resta là, mais l'opinion publique qui, quoique souvent fautive, règne presque toujours en souveraine, força le maire à laisser son village pour aller se fixer dans un autre endroit du pays.

Avant son départ il établit une petite rente viagère en faveur de la veuve du bedeau, réversible sur la tête de chacun de ses enfants, jusqu'à leur majorité.

Malgré tout, la Griffonne lui fit une excellente femme et traita parfaitement les deux enfants du premier lit qui l'aimaient presque autant que leur mère véritable.

On ne sut jamais précisément où avait porté le second coup de fusil tiré par Louis Doff.

Seulement, il est remarquable qu'à partir de cette mémorable nuit, Charmante fut, quinze jours durant, retenue au logis.

Lorsqu'elle sortit pour la première fois, on s'aperçut qu'elle avait deux dents de moins et qu'elle ne parlait plus qu'une sorte de jargon inintelligible.

De mauvais plaisants prétendent que le coup de fusil en question n'a pas été étranger à ce résultat fâcheux, et que Charmante, qu'une insatiable envie de savoir avait poussée parmi les masques du charivari, a été punie par là où elle avait péché,

NAPOLÉON LEGENDRE.



FLEURS FANÉES.

(Pour l'Album de la Minerve.)



LOUISE a vingt ans. C'est la fille unique du riche M. Dauzier, ancien notaire, devenu par sa bonne conduite, son activité et la confiance qu'il a toujours su inspirer, le personnage le plus en évidence de dix paroisses environnantes.

Va sans dire que sa fille est l'objet de bien des ambitions. Elle le mérite, autant par ses qualités personnelles que par la dot qu'apportera sa main à l'heureux mortel que le sort lui destine.

Depuis deux ans qu'elle est revenue du couvent, ça été le sujet des causeries et des commentaires de bien des personnes : savoir qui épousera la bonne, la belle, la riche, l'aimable Louise Dauzier. Il n'est point de garçon, de fille, et même de gens mariés qui ne s'en occupe. On lui connaît nombre d'amoureux. Il y a ce gros marchand joufflu de la paroisse voisine qui ne cache pas son intention ; il y a ce monsieur de la ville qui parle si bien à la porte des églises au temps des élections ; il y a aussi un jeune homme de retour de Californie, plein d'argent, dit-on, qui ne déteste pas qu'on mentionne son nom à cet égard. Enfin, ils sont nombreux, je l'ai dit, et tous de plus en plus attrayants et amoureux. Qui choisira-t-elle ? On voudrait bien le savoir, mais on sait aussi mettre une bride à la curiosité. Et puis, Louise passe six mois de l'année à la ville ou dans les places d'eau du golfe Saint-Laurent. Il revient plu d'un cœur blessé—et aussi plus d'un cœur heureux—de ces parages. Elle a peut-être laissé le sien au fond de quelque villa, au bord de la mer, au versant d'une montagne, dans une barque de pêcheur, ou au milieu de quelque beau vallon fréquenté des touristes. Le saura-t-elle jamais ? C'est probable... si elle épouse l'une de ces flammes d'occasion. Autrement, elle gardera le secret de son cœur, comme il est dit dans les chansons d'amour.

Mais attendez-donc ! Vous connaissez la vieille magicienne, la tireuse de cartes, la sorcière, qui ne se trompe jamais. Ne savez vous pas qu'un soir de l'automne dernier, par un pur hasard, elle a rencontré Louise chez sa tante Marguerite et qu'elle lui a dit son horoscope ?

Vous m'étonnez. Quoi ! la jolie demoiselle aurait voulu consulter

—Attendez voir ; elle ne l'a pas consultée, ça s'est fait par aventure, comme cela, et Louise en a bien ri, je vous assure, surtout quand la vieille lui a parlé d'un grand brun à moustache noire, qui

—Beau dommage ! Des grands bruns, des petits bruns, c'est un gibier assez peu rare, on ne risque rien en s'exprimant de la sorte.

—Ce n'est pas tout,—elle lui a dit : défiez vous du cheval blanc et de la fenêtre du jardin, ces deux choses vous porteront malheur.

—C'est un radotage complet.

—Je t'assure que la vieille disait cela avec un air étrange et que sa voix tremblait comme si elle eut eu envie de pleurer. Mademoiselle Louise en était toute glacée.

—Des folies ! Il ne faut pas s'arrêter à ces choses-là.

—Je ne dis pas que Mademoiselle Dauzier y ait ajouté foi, mais c'est toujours bien elle même qui l'a raconté, par la suite, à Marie Ferdoche, la cuisinière, qui l'a dit à Paschal Beaupré, et Paschal l'a laissé assavoir à sa cousine qui l'a conté à la petite Olive Picard, qui me l'a dit.

Ainsi marchait la chronique locale.

A Québec, on était mieux renseigné ; les espérances de Monsieur Ernest Maillefer n'était plus un secret, de même qu'on les savait accueillies par la famille Dauzier, Louise en tête.

Vers le printemps, le bruit du prochain mariage de l'héritière se répandit tout-à-coup dans le village de Saint Paul et une conspiration s'organisa sans retard sur une grande échelle pour avoir connaissance d'Ernest Maillefer dès qu'il ferait son apparition dans la contrée. C'était à qui ferait jouer le plus de ficelles et déploierait le plus d'adresse.

Au milieu de mai, la nouvelle fut apportée que le fiancé arriverait sous deux jours, qui tombait un samedi.

—Bon ! il ira à la grande-messe, dimanche,—j'y serai.

Tel fut le cri qui s'échappa de toutes les poitrines. Il y avait longtemps qu'une pareille "attraction" n'avait agité le village de Saint-Paul ; aussi la haute et la basse société se trouvèrent-elles réunies de bonne heure aux abords de l'église, le dimanche suivant.

Le premier coup, le deuxième coup, le troisième coup de la messe sonnèrent à tour de rôle, mais pas de fiancé. On se disait : il viendra tard ; c'est un habile homme, il calcule son entrée, il veut produire de l'effet.

La dévotion des fidèles s'en ressentit jusqu'à l'Évangile.

Mais rendu là, comme on n'avait plus l'espérance de le voir, la piété reprit son légitime empire et tout alla bien.

Que faisait Ernest durant cet avant-midi ?

Il déjeûnait sans façon en tête-à-tête avec Monsieur et Madame Dauzier, et la jolie Louise.

Le vicaire de la paroisse dit ordinairement sa messe à sept heures—tous y étaient allés et avaient eu le soin de se mettre dans le jubé de l'orgue, afin de ne point attirer l'attention,—et voilà comment les paroissiens restaient le bec à l'eau, selon le terme populaire.

Ernest était un beau grand blond, pas trop fade—car l'on m'accordera que les blonds sont fades,—aux yeux intelligents, à la physionomie vive et aux manières aisées. Je dirais volontiers qu'il avait l'air distingué, charmant, bien élevé, etc., mais on fait de nos jours un tel abus de ces mots que je me borne à dire que, au moral comme au physique, il était fort joli garçon. Ses débuts dans la carrière professionnelle l'avaient de suite mis en évidence. De l'esprit, et ce qui vaut mieux, une instruction solide, n'avaient fait que le maintenir et l'avancer dans la faveur publique. J'ajoute qu'il s'était trouvé avoir assez de sens commun pour refuser la candidature politique dans trois ou quatre comtés, parce que, n'étant point journaliste, et d'un autre côté, ne se sentant aucune fortune sous le pouce, il ne voulait se mêler des affaires publiques qu'en temps opportun pour lui. S'il eut eu du penchant pour la politique, peut-être eut-il agi autrement, mais, Dieu merci, dans sa condition, il n'en avait point. Aussi, n'était-il redouté de ses confrères qu'au palais, devant les juges. Il n'en demandait pas davantage.

Vif, pétillant, toujours de bonne humeur, Ernest s'était attiré presque "sans faire exprès" les sympathies, puis le respect, puis l'amour de Louise. De sa part, les choses avaient été conduites avec plus de lenteur ; premièrement parce que l'idée de se marier lui était encore assez étrangère à cause de sa pauvreté relative — et secondement parce que Louise ne manquait point de répandre autour d'elle une certaine sensation de froideur qui intimidait les papillons ordinaires du beau monde. Doué d'un tact exquis et d'une réserve rares à son âge, elle s'abstenait de prendre part aux cancanages dans lesquels se jettent trop souvent les jeunes filles, déchirer son prochain ne lui paraissant point choses admettable. Les propos de toilettes ne la captivaient que juste ce qui est nécessaire pour décider des points majeurs de la mode du jour ; en un mot, elle avait à vingt ans le sens réfléchi des femmes de quarante qui n'ont gardé ni illusions touchant les choses du monde, ni perdu la douce et cordiale aménité du cœur. Il en résultait que, bien souvent, la jeunesse frivole la taxait d'indifférence, ou que, voyant l'attitude réservée et digne de sa personne, on la regardait comme inabordable.

Un simple incident avait suffi pour ouvrir les yeux d'Ernest à son sujet. Un soir, à Kamouraska, par un temps de pluie, la chaussure de gomme de Mademoiselle Dauzier s'était tellement engagée dans la boue qu'elle y était restée. Aussitôt, cris de folle gaieté, alarmes, feintes et, en somme, grand tapage de la part des compagnes de la victime de cet accident. Ernest brûle un paquet d'allumettes en bloc, explore les lieux et retrouve la "claque."

—Est-il favorisé, ce gaillard-là ! se hâtent de dire

cinq ou six chercheurs moins heureux que lui, il a « attrappé la claque. »

—Pas du tout, reprend un loustic, il se présente sur un trop bon « pied » pour cela.

—Allons, dit un autre, s'il demandait la main de Mademoiselle Dauzier, elle serait en droit de lui présenter le pied

Ces propos bien que prononcés à distance, arrivaient distinctement aux oreilles de Louise, à la faveur d'une de ces brises d'été que l'on ne sent pas, mais qui nous apportent les parfums des prés lointains, les chansons des rameurs et, « du côté du vent, » le sens des paroles prononcées loin de nous, des phrases entières échappées de la bouche de confidents trop assurés du mutisme de la solitude.

—Merci, Monsieur Maillefer. Et maintenant, pour vous soustraire au caquetage de ces beaux-esprits que j'entends là-bas, dit Louise, après avoir laissé faire Ernest qui lui avait demandé la permission de la rehausser, venez avec nous, je vous prie ; mademoiselle Cloutier qui m'accompagne vous y invite également, n'est-ce pas Augustine ?

—Mais, certainement, répondit la jeune fille interpellée, nous serions flattées de la compagnie de monsieur.

Ernest ne se fit pas prier, il donna le bras aux deux jeunes filles à la fois qui, de fait, n'étaient qu'à deux pas de chez elles, et il termina la veillée le plus agréablement du monde dans le salon de Monsieur Cloutier.

« Pour vous soustraire au caquetage de ces beaux-esprits » avait dit Louise, et Ernest avait retenu cette phrase dans sa tête sans trop se rendre compte de la magique influence que celle qui l'avait prononcée exercerait bientôt sur lui.

Louise n'était point de ces jeunes filles qui se ménagent en toute occasion un moyen plus ou moins adroit de produire de l'effet, mais il suffisait de causer quelques instants avec elle pour se former de son caractère solide et de son esprit aimable sans ostentation, la meilleure et la plus attrayante idée. Aussi, lorsqu'il fallut prendre congé l'un de l'autre, après quatre semaines de fréquentation journalière dans la pittoresque contrée où ils avaient lié connaissance, les deux jeunes gens ne purent s'empêcher de remarquer qu'un changement notable s'opérait dans leur existence.

Il n'entre point dans mon plan de vous raconter les rapports de nos amoureux durant les deux années qui suivirent. Nous savons tous comment s'enchaînent les unes aux autres les épisodes de ce vieux roman toujours nouveau qui s'appelle l'amour. Celui-ci ressembla à tous les autres, et du reste, nous n'avons qu'à faire de nous en occuper. Suffit de dire qu'à un moment venu, M. Dauzier consulté, avait répondu : « Ça me va, je tape ! » Et, avec le secret mis au jour à partir de cette heure, les préparatifs de noces avaient commencé.

Le mois de mai, le mois de juin, les deux plus beaux de l'année, s'écoulèrent de la sorte. Le mariage était fixé au 3 juillet, jour auquel Louise atteindrait sa vingt-et-unième année. On voulait célébrer deux fêtes à la fois.

CHARLES AMBAU.

(A CONTINUER.)

LES FRERES TENEBRES.

(Suite.)

—Je passe à la chanteuse, madame ; et puisque vous m'avez imposé la franchise, j'avoue naïvement que je suis étonné et blessé de cette insinuation. J'ai atteint depuis longtemps l'âge où l'on fait des fredaines, et je ne suis pas à m'apercevoir que la régularité de ma conduite a été pour mes camarades un sujet de moquerie. Je croirais même pouvoir affirmer que parfois le sourire de ma mère....

—Oh ! Gaston !....

—Mon Dieu, madame, jeunesse qui ne se passe pas, comme on dit, à le privilège de faire naître le sourire... J'ai donc vécu comme un petit écolier. D'un autre côté, aucune crise de maladie, chevaleresque ou romanesque, n'a jamais troublé le cours de ma vie, paisible comme ce petit ruisseau qui arrose votre parc de Chelles, et auquel vous reprochez si amèrement de n'avoir ni cascades écumantes, ni vagues irritées... Si je n'étais pas Monfort, je dirais que j'ai dans les veines un bon sang bourgeois, gardant depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre sa température modérée et calme comme la médiocrité...

—Ah ça ! Gaston, interrompit la princesse qui le regarda dans le blanc des yeux, quel procès plaidez-vous ? Vous avez l'air d'un avocat normand, ce matin ! Allez-vous commencer sur moi vos expériences diplomatiques ?

—J'ai renoncé à la diplomatie, madame, répondit Gaston tranquillement. Ma vocation est de faire un mariage riche et de vivre dans mes terres.

—Un mariage riche ! répéta la princesse stupéfaite. Votre cousine Emérance a cent cinquante mille livres de rente.

—Ma mère aurait dû deviner peut-être, repliqua Gaston en portant pour la troisième fois la main de la princesse à ses lèvres, que si je n'ai pas montré plus d'empressement au sujet de ce mariage, c'est ce que j'avais en vue un autre parti plus important.

Madame de Montfort frotta ses paupières du bout de ses doigts. Elle eut soupçon de n'être pas bien éveillée.

—Plus important ! répéta-t-elle encore, choquée par le style peut-être plus encore que frappée par l'idée ; en êtes-vous là, vraiment, mon fils ?

—Je crois avoir été mal jugé jusqu'à présent, ma mère, répondit Gaston, et mon préambule, qui a pu vous sembler long, tendait à modifier vos opinions à mon endroit. Je ne fais que me rendre justice en vous disant que je suis un fils respectueux, soumis et tendre, mais le mariage, madame ! l'avenir tout entier !

—Je n'ai jamais prétendu vous forcer....., commença la princesse.

—Certes, ma mère, certes ; mais pensez-vous qu'il ne m'en ait point coûté pour m'éloigner du

chemin que votre affection maternelle semblait m'indiquer ? Ma cousine.....

—Ne parlons plus, je vous prie, de votre cousine Emérance, Gaston ! Votre cousine Emérance n'était pas complice, quand je bâtissais tous mes beaux châteaux en Espagne. J'ignore si nous eussions obtenu sa main.

—Je l'ignore aussi, madame, et peu m'importe. C'est en Hongrie et non pas en Espagne que j'ai bâti, moi, mes châteaux !

Il s'arrêta comme si la rêverie l'eût pris soudain. La princesse le regardait bouche bée.

—Et quels rapports avez-vous eus jamais avec la Hongrie ? demanda-t-elle après un silence.

—Vous avez oublié, madame, répondit Gaston, que vous me chargeâtes, dans le temps, des démarches à faire pour régler vos retenues sur la terre de M. le duc, mon frère, à Debreczin.

—Et vous rencontrâtes quelque fille de magnat chez le notaire ?

—Je vous en supplie, madame, ne raillons pas ! prononça le jeune marquis avec gravité. Jamais sujet ne prêta moins à la plaisanterie !.... Avez-vous souvenir de l'histoire racontée hier au soir par M. le baron d'Altenheimer ?

La princesse frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

—Je savais bien qu'il y avait quelque extravagance là-dessous ! s'écria-t-elle. Je gage qu'il s'agit de la belle Lénor, fille unique du prince Jacobyi.

—Vous gagneriez, madame, dit Gaston qui ne sourcilla pas.

—Quelle soirée ! poursuivit la princesse. J'ai rêvé toute la nuit de ces audacieux scélérats. J'ai eu défiance dès le principe, de leurs contes à dormir debout.... Voyons, Gaston, mon enfant, à mon tour, je vous engage à ne pas plaisanter sur des sujets sérieux.....

—Le parti ne vous semble-t-il pas sortable, ma mère ? demanda le jeune marquis dont la tranquillité était à l'épreuve.

—Quel parti ? Allons-nous rentrer dans les vampires d'hier, et dans ces sottes fantasmagories ?.... Que ne me parlez-vous d'épouser. Peau d'Ane, ou la Belle au bois dormant ?... Finissons, monsieur le marquis, ou vous me ferez croire que votre intelligence est décidément ébranlée.

—Madame, prononça Gaston sans se presser, la Hongrie n'est pas le pays des fées... Notre cousin Camille, prince de Guéménée et de Rochefort, a épousé précisément cette année la princesse de Wertheim-Rosemberg, et nous descendons nous-mêmes des anciens rois de Hongrie par Charlotte de Croy d'Havré, ma bisaïeule paternelle.

La princesse prit son flacon, l'ouvrit, le referma,

puis le rouvrit pour le refermer encore. En toutes contrées où il y a des façons, ces façons d'agir annoncent l'agonie de la patiente.

—Je suppose, poursuivit le marquis avec un redoublement d'aménité, qu'un faiseur de contes fantastiques, honnête homme ou bandit, prenne le nom de Montfort que vous portez si bien, ma mère, pour l'introduire dans un récit comme celui que nous avons entendu hier. Cela vous empêcherait-il d'être à la tête de la noblesse française ? Ce n'est pas, madame, auprès de M. d'Altenheimer, quel que soit son vrai nom, que j'ai pris des renseignements, je vous conjure de le croire. Je vous parle sérieusement de choses sérieuses, et je viens vous prier de vouloir bien adresser en mon nom à M. le prince Jacoby la demande de la main de sa fille.

Si la princesse avait été debout, elle fût tombée de son haut.

—Ceci passa les bornes, marquis ! dit-il en se redressant.

Puis elle ajouta d'un ton sarcastique :

—Et dans quelle partie du monde faudrait-il adresser à cet Œdipe la lettre qui sollicite la main de son Antigone ?

—Je n'aurais pas osé, madame, repartit toujours le paisible Gaston, comparer celle que j'aime à la plus sainte figure que nous ait léguée la poésie antique... Il faudra adresser la lettre à Chrétien Baszin, prince Jacoby, à son château de Chandor, près Szeggedin, Hongrie.

La princesse ouvrit de grands yeux.

—Gaston, murmura-t-elle, y a-t-il véritablement quelque chose au fond de tout ceci ?

—Je ne sais pas comment vous convaincre, madame, répondit le marquis, de cette vérité, si élémentaire pourtant, qu'il y a en tout ceci une jeune fille qui doit être votre bru et qui m'apportera en dot cinq ou six cent mille livres de rentes.

—Cela est si extraordinaire ! murmura la princesse. Pas un mot ! vous ne m'avez pas dit un mot avant aujourd'hui !

—Il est convenu, madame, que je suis homme seulement depuis vingt-quatre heures.

—Vous n'espérez pas cependant, dit Mme de Montfort, d'un ton qui était déjà bien changé, que que je m'embarque dans une démarche de ce genre sans explications ni preuves.

—Ma mère, répliqua Gaston avec une véritable solennité, je vous donnerai des explications nettes et précises, mais pour preuves, il faudra vous contenter de la parole d'honneur d'un homme qui n'a jamais menti.

—Est-ce votre parole d'honneur à vous ?

—C'est ma parole d'honneur à moi, madame.

—Je vous écoute, mon fils. Songez au nom que vous portez à l'indigne lâcheté qu'il y aurait à tromper votre mère.

Gaston, en quelques paroles brèves et claires, établit les règles de la législation hongroise en matière de licitation. Toutes les princesses connaissent un peu le langage des affaires. Ne nous y trompons pas : on ne tient qu'à cette condition les rênes d'une grande fortune, et cette prose est le sol même où fleurissent toutes les poésies de la grandeur. Mme. la princesse de Montfort comprit à demi-mot le mécanisme des rémérés de plein droit, instrument

puissant, qui ne blesse pas insolemment l'idée de progrès comme le principe d'inaliénabilité ou le droit d'aînesse, mais qui travaille utilement et sans cesse à consolider les grandes dominations territoriales.

—Chrétien Baszin, prince Jacoby, continua Gaston, ayant été dépossédé à la fin de 1821, avait jusqu'à la fin de 1826 pour racheter son domaine, au prix même de la première vente, et sans avoir égard aux ventes successives et partielles qui ont pu intervenir jusque lors. C'est la loi. Tant pis pour ceux qui ont bravé l'éventualité posée par la loi même ! Le prince Jacoby, profitant du bénéfice de la loi, a racheté son château et son domaine, grand comme une province.

—A racheté ? répéta la princesse. C'est chose faite et bien faite, n'est-ce pas ? Vous m'affirmez cela sous votre serment ?

—Je vous affirme, sous mon serment, ma mère, répondit le jeune marquis d'un ton ferme, que le magnat recevra votre demande au château de Chandor, où il sera seul et souverain maître. Je vous affirme sous mon serment que si j'amène Léonor dans votre maison, ce sera la princesse Jacoby, unique héritière de l'immense fortune de son père.

Tout était dit. La princesse garda le silence et Gaston la laissa réfléchir. Nous profiterons de ce temps d'arrêt pour avouer au lecteur qu'étant donné le caractère de Mme. de Montfort, qui était pourtant une bien excellente et charmante princesse, Gaston avait choisi avec un tact terrible la seule route pouvant conduire à un consentement. Il avait si admirablement joué à l'homme d'argent, ce petit marquis, que la première parole de sa mère fut celle-ci :

—Je crains, en vérité, oui, je crains, mon enfant, que cette idée de fortune.....dans le mariage, songes-y bien, la fortune n'est pas tout !

—J'aime la fortune, madame.

—Sans doute, mais la femme.....

—Et j'adore la femme qui est un ange !

—Eh bien, Gaston, sonnez ma femme de chambre : je vais me lever.....Nous verrons.....nous réfléchirons.....

Au lieu de sonner, Gaston alla prendre sur la console un de ces bijoux en bois de rose qu'on appelle des *papeteries*. Il plaça sur la couverture, au-devant de sa mère, le petit meuble charmant qui contenait encre d'azur (le docteur Récamier et les princesses l'aiment : moi, je la bais), papier Surrey, plus brillant que le satin, plume d'acier, la première plume inventée par Perry, et cire d'Espagne exhalant un léger et sobre parfum. Gaston ouvrit le mignon pupitre, arrangea le cahier de papier et trempa la plume Perry dans l'encre bleue.

—J'ai des rivaux, je vous assure et le temps presse.

S'il avait fait comme d'autres ont si bien raison de faire ; s'il avait mis son front sur le bras de sa mère en disant seulement : J'aime.....

Ecoutez ! peut-être eut-il réussi également. Nous racontons ce qui eut lieu : la princesse qui était une femme de style, écrivit une lettre digne, concise, allant droit au but et parfaitement convenable. Elle fut payée, car Gaston l'embrassa comme si elle eut été une pauvre bonne femme des faubourgs et

que lui, M. le marquis, eut porté le bourgeron des gamins de Paris. Ces gros baisers proscrits par l'étiquette, sont cependant une bien bonne chose.

Gaston s'enfuit avec sa proie. Nous ne saurions dire s'il vit le mendiant assis sur la borne qui faisait face à la porte cochère de l'hôtel de Montfort et la vieille pauvre stationnant vis-à-vis de la maison habitée par M. et Mlle d'Arnheim. Il aurait pu les voir tous les deux, car il alla précisément de la porte cochère à l'humble entrée donnant sur la rue de Courty. Ce que nous pouvons constater, c'est que le mendiant et la vieille pauvre virent Gaston. Chacun d'eux abandonna son poste pour un instant. Ils se rencontrèrent à l'angle des deux rues et échangèrent quelques paroles à voix basse.

Gaston ne fut pas plus d'un quart d'heure chez M. d'Arnheim. Il sortit, le visage rayonnant, et descendit à pied vers la rue de Lille. Le mendiant marcha derrière lui, tandis que la pauvre continuait sa faction. Le mendiant revint au bout d'une heure et dit à la pauvre :

— Il a commandé une chaise de poste.

— Pour quand ?

— Je ne sais pas... Attendons la nuit.

Vers cinq heures, Gaston rentra à l'hôtel en cabriolet. Dès qu'il eut passé le seuil de la porte cochère, le mendiant alla vers la pauvre et lui dit :

— Il va dîner : nous avons une heure pour en faire autant.

Ils s'éloignèrent ensemble et ne restèrent pas absents plus de vingt minutes. C'était trop. Une sentinelle ne saurait avoir un bon prétexte pour abandonner son poste. M. le marquis, en effet, ne rentrait point pour dîner. On aurait pu le voir ressortir l'instant d'après à cheval et tourner encore une fois l'angle de la rue de Courty. Une chaise de poste attelée venait de s'arrêter devant la maison de M. d'Arnheim. Celui-ci descendit en costume de voyage et prit place dans la chaise de poste, à côté de sa fille. Le postillon fouetta ses chevaux et Gaston galopa à la portière. La chaise de poste traversa ainsi tout Paris et sortit par la barrière de la Villette, suivant désormais le chemin de Strasbourg. Gaston les conduisit fort bien ; il était nuit noire quand il tourna bride.

Le mendiant et la pauvre avaient repris leurs postes et attendaient toujours. Vers dix heures du soir, la pauvre vint trouver le mendiant.

— Le diable s'en mêle ! dit-elle.

— Attendons, répondit son camarade, plus patient, d'une voix de basse-taille qu'il avait : c'est le bon moment et l'endroit est propice. Il ne passe pas un traître chat dans cette rue de l'Université ! Nous pouvons nous asseoir maintenant des deux côtés de la porte.

(A CONTINUER.)

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

IV.

Vers le 23 juillet, une lueur blanche qui s'élevait au-dessus de la mer annonça les premiers bancs de glaces qui, sortant alors du détroit de Davis, sous l'action du dégel, se précipitaient dans l'Océan. A partir de ce moment une surveillance très-active fut recommandée aux hommes de quart, car il importait de ne point se heurter à ces masses énormes.

Déjà les phoques, indolemment couchés sur les glaçons, plongeaient à l'approche de la *Jeune-Hardie*, ou nageaient, le nez à la surface de l'eau, aux alentours du navire ; mais on n'avait ni le temps ni le loisir de leur donner la chasse, car l'équipage ne se trouvait pas assez nombreux pour lui imposer ce surcroît de fatigue ; il fut divisé en deux quarts : le premier fut composé du capitaine, qui ne voulut pas céder sa place, de Fidèle Misonne, de Gradin, et de Gervique ; le second fut relevé par Vasling, Penellan et Aupic ; ces quarts ne duraient pas plus de trois heures, car sous ces froides régions la force du plus robuste est diminuée de moitié. Bien que la *Jeune-Hardie* ne fût encore que par le 63^e degré de latitude, le thermomètre marquait neuf degrés centigrades au-dessous du zéro.

Le 1^{er} août, elle se promenait sur l'arrière, pour faire quelque exercice, et causait avec son oncle, Vasling et Penellan ; le brick entra dans une passe de trois milles de large, et l'on pouvait voir des trains de glaçons brisés descendre rapidement vers le sud.

— Quand apercevrons-nous la terre ? demanda la jeune fille.

— Dans trois ou quatre jours au plus tard, répondit Jean Cornbutte.

— Mais y trouverons-nous de nouveaux indices ?

— Peut-être, ma fille ; en tout cas, nous serons encore loin d'être au terme de notre voyage, car il est à craindre que nos malheureux naufragés n'aient été entraînés plus au nord.

— Cela est même certain, ajouta Vasling ; cette bourrasque qui nous a séparés d'eux a duré trois jours, et en trois jours un navire fait bien du chemin, quand il est désemparé au point de ne pouvoir résister au vent !

— Permettez-moi de vous dire, monsieur Vasling, riposta Penellan, que c'était au mois d'avril, que le dégel ne donnait pas alors, et que le *Westfield* a dû être arrêté promptement par les glaces.

—Et sans aucun doute brisé en mille pièces, puis que ces malheureux ne pouvaient plus manœuvrer ;

—Mais ces plaines de glaces, sans interruption, sans passes et sans mouvement, leur offraient un moyen de sauvetage, riposta froidement Penellan, car il leur était facile de gagner la terre, dont ils ne pouvaient être éloignés.

—Espérons, mes enfants, reprit Jean Cornbutte, en interrompant une discussion qui se renouvelait journellement entre le second et le timonier, je crois que nous suivons la direction vraie, et que nous verrons la terre avant peu.

—La voilà ! s'écria Marie ; voyez ces montagnes.

—Non, mon enfant, ce sont des montagnes de glaces, et les premières que nous rencontrons ; elles nous broieraient comme de verre, si nous nous laissions prendre entre elles : Penellan et Vasling, veuillez à la manœuvre.

Ces masses flottantes, dont plus de cinquante surgissaient à l'horizon, se rapprochèrent sensiblement du brick, Penellan prit le gouvernail, et Jean Cornbutte, monté sur les barres du petit perroquet, indiquait la route à suivre.

Vers le soir, le brick fut tout à fait engagé dans ces écueils mouvants, dont la force d'écrasement est irrésistible ; il s'agit alors de traverser cette flotte de montagnes, et la prudence commanda de se porter en avant... Une autre difficulté s'ajoutait à ces périls : on ne pouvait constater utilement la direction du navire, car tous les points environnants se déplaçaient sans cesse, et n'offraient aucune perspective stable. L'obscurité s'augmenta bientôt avec le brouillard. Marie descendit dans sa cabine, sur l'ordre du capitaine, et les huit hommes de l'équipage durent rester sur le pont ; ils étaient armés de longues perches garnies de pointes de fer, pour préserver le navire du choc des glaces. Il entra dans une passe si étroite, que souvent l'extrémité des vergues fut froissée, et que les bouts dehors durent être rentrés ; on fut même obligé de charger les huniers, afin d'orienter la grande vergue à toucher les haubans, pour ne pas la briser contre les cônes de glaces qui longeait le navire ; heureusement cette mesure ne fit rien perdre au brick de sa vitesse, car le vent ne pouvait atteindre que les voiles supérieures, et celles-ci suffirent à le pousser rapidement. Grâce à la finesse de sa coque, il s'enfonça silencieusement dans ces vallées effrayantes qu'emplissaient des tourbillons de pluie, tandis que les glaçons se brisaient et s'entrechoquaient avec de sinistres craquements.

Bientôt Jean Cornbutte redescendit sur le pont, ses regards ne pouvaient percer les ténèbres environnantes ; il devint nécessaire de charger les voiles hautes, car le navire menaçait de s'échouer, et, dans ce cas, l'équipage était perdu !

—Maudit voyage, grommelait Vasling, au milieu des matelots de l'avant, qui, la perche en main, évitaient les chocs les plus proches.

—Le fait est que si nous en réchappons, nous devons une belle chandelle à Notre-Dame-des-Glaces, répondit Aupic.

—Qui sait ce qu'il y a de montagnes flottantes à traverser ? ajouta le second.

—Et qui se doute de ce que nous trouverons derrière ? reprit le matelot,

—Ne cause donc pas tant, dit Gervique, et veille à ton bord ; quand nous serons passés il sera temps de réfléchir—Gare à ta perche, Aupic !

Un énorme bloc de glace, engagé dans l'étroite vallée que suivait la *Jeune-Hardie*, filait rapidement à contre-bord ; il parut impossible de l'éviter, sa masse barrait presque toute la largeur de la passe. Le brick se trouvait dans l'impuissance de virer.

—Sens-tu la barre ? cria Cornbutte, à Penellan.

—Non, capitaine ; le navire ne gouverne plus, nous n'avons ni erre, ni vent.

—Nous sommes perdus ! dit Jean Cornbutte, à voix basse. Oh ! mon pauvre fils ; oh ! ma pauvre Marie !

—Patience, capitaine ! c'est peut-être pour notre bien que cette montagne dérive sur nous..... Ohé ! les autres ! arcoutez vos perches contre le plat-bord !

Le bloc avait soixante pieds de haut à peu près ; en dépit des assurances de Penellan, s'il se jetait sur le brick, le brick était broyé. Il y eut un indéfinissable moment d'angoisse, et l'équipage reflua vers l'arrière, abandonnant son poste, malgré les ordres du capitaine.

Mais au moment où cette montagne n'était plus qu'à trois encablures de la *Jeune-Hardie*, un bruit sourd se fit entendre, une véritable trombe d'eau tomba sur le navire, dont elle brisa la poulaine, et et le brick s'éleva sur le dos d'une vague énorme. Un cri de terreur fut jeté par tous les matelots ; mais quand les regards se portèrent vers l'avant, la montagne avait disparu, la passe était libre, et au delà, une immense pleine d'eau éclairée par les derniers rayons du jour, assurait une propice navigation.

—Tout est pour le mieux, s'écria Penellan ; orientons nos huniers et notre misaine !

Un phénomène, bien commun dans ces parages, venait de se produire : lorsque ces masses flottantes se détachent les unes des autres, à l'époque du dégel, elles voguent isolées et dans un équilibre parfait ; mais en arrivant dans l'Océan, où l'eau est relativement plus chaude, elle ne tardent pas à se miner par la base, qui se fond peu à peu, et qui d'ailleurs est ébranlée par le choc des autres glaçons. Il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé, et alors elles se culbutent entièrement. Seulement, si cette montagne se fût retournée deux minutes plus tard, elle se précipitait sur le brick, et l'abîmait dans sa chute.

DE MONTREAL A WASHINGTON.

(Suite.)

Enfin le Central Park, le bijou de New-York et sous son contredit le plus beau park de toute l'Amérique, commence à la 53ème rue pour ne finir qu'à la 132ème rue, entre la 5ème et 8ème Avenue, a une étendue d'a peu près soixante et quinze acres de longueur par quinze de largeur. Il est commencé depuis quatorze ans et n'est pas encore fini. Cent cinquante hommes de police en font journellement la garde.

Faire une description de ce lieu enchanteur est une tâche audessus de mes forces. Qu'il me suffise de vous dire que l'on a réussi à réunir ici toutes les merveilles de l'art. L'on a tiré parti de tout, des rivières, des ruisseaux, des accidents de terrain, etc.

L'on a planté des milliers d'arbres, tracé des centaines de routes pour les carrosses et les piétons, fait des ponts en marbre et en granit d'une élégance admirable, des berceaux de toutes les formes. A chaque instant l'on rencontre des fontaines qui fournissent aux promeneurs une eau pure et fraîche. On y a creusé des lacs, des rivières, etc.

Près de l'entrée du parc est un superbe musée qui dispute aux plus riches du monde, tant il est complet dans toutes ses branches.

Aussi la beauté de ce lieu attire tous les jours une foule de visiteurs, mais c'est surtout vers quatre à cinq heures du soir que l'affluence est la plus grande, alors des centaines de carrosses parcourent en tous sens ces allées enchantées.

L'on pourrait écrire des centaines de pages sur les beautés de New-York si l'on voulait parler en détail de ses églises qui sont très nombreuses et plusieurs très-riches, de ses splendides théâtres, de ses immenses aqueducs, de ses institutions littéraires, de ses riches et élégantes constructions. Un grand nombre de ces bâtisses sont en marbre ou en granit à sept ou huit étages, surtout dans la cinquième Avenue où presque toutes les maisons sont des palais, valant des sommes fabuleuses.

Brooklyn. En face de New-York, de l'autre côté de la rivière de l'Est est la ville de Brooklyn dans Long Island. Cette ville a une population de plus de 200,000 âmes. Elle est richement bâtie et très commerçante.

Dans Brooklyn se trouve le fameux cimetière de Green-Wood à peu près trois milles du débarcadère. Ce cimetière contient a peu près 240 arpents, dont la moitié est couverte de bois. Le terrain est accidenté de coteaux, de vallées et de plines. Le cimetière est traversé en tous sens par les magnifiques avenues, très larges, la plupart bordées de fleurs de toutes les variétés. A chaque instant, l'on rencontre de charmants petits lacs remplis de petits poissons de toutes les formes et de toutes les couleurs.

Ce cimetière renferme beaucoup de monuments

d'une grande richesse. Parmi ces derniers, l'on remarque surtout celui de la Princesse Julienne Dome, et celui du poète McDonald Clark, qui sont admirables. A chaque instant du jour, l'on y rencontre des visiteurs en grand nombre.

De New-York à Philadelphie il y a 87 milles et l'on paye pour ce trajet \$3,25 cents. L'on fait cette route en trois heures trente minutes par les chars.

Les principales villes que l'on traverse sont Jersey City sur le côté ouest de l'Hudson à un mille de New-York, laquelle a une population de près de 100,000 âmes, Newark a neuf milles de Jersey a une population de 70 à 80,000 âmes, New Brunswick 30,000 âmes, &c.

Le pays que l'on traverse depuis Jersey City jusqu'à Philadelphie et même jusqu'à Baltimore et à Washington est généralement très planche et ressemble sous ce rapport au Bas-Canada.

Mais au lieu de nos arbres fruitiers, l'on ne voit ici que des pêchiers et des poiriers encore chargés de fruits, les champs de blé d'inde à perte de vue, de gros pâturages en abondance, d'énormes troupeaux de vaches; mais absence a peu près complète de champs de blé, d'avoine, de pois. Aussi, point de granges ni d'étables. Cependant, sur tout ce parcours, les fermiers paraissent riches, si l'on en juge par leurs habitations élégantes et la quantité de leurs bestiaux.

Philadelphie, la Metropole de la Pensylvanie, sur la Delaware, est après New-York, la plus grande ville des Etats-Unis, à une population de près de 1,000,000 d'habitans, et elle s'accroît tous les jours avec une rapidité étonnante toutes les nouvelles bâtisses que l'on y construit, surtout en arrière de la ville sont très-élégantes et très-dispendieuses, mais en général, cette ville est loin d'être aussi bien bâtie que New-York. Boston même, est préférable sous ce dernier rapport. Ici, la plupart des maisons sont en briques, ayant les cadres des portes, les fenêtres et les perrons en marbre, ce qu'il y a d'assez singulier, c'est qu'à peu près toutes les résidences privées sont pourvues de contrevents peints en blanc au lieu de persiennes.

Nous avons logé ici à l'Hotel St. Charles, que je recommande à tous les voyageurs qui iront à Philadelphie. Cet hotel est situé dans la troisième rue près de Arch Street.

Les principales places à visiter ici sont, Fairmont Park qui a une étendue de 2,500 acres de chaque côté de la rivière Schuylkil, sur laquelle est un beau pont qui communique aux deux côtés du park.

Cet immense park, le plus grand des Etats-Unis est encore neuf et il est loin d'être terminé, mais cependant, Montréal serait fier d'avoir autour de la splendide montagne un aussi beau commencement. Car la partie sud du Fairmont est déjà très-avancée.

Il y a de bien belles avenues, de belles fontaines, des étangs poissonneux, des lacs, des kiosques, des jeux en grand, nombre un très-bel hôtel où les promeneurs peuvent prendre des rafraîchissements de toutes sortes. Ici comme à New-York et à Baltimore, tous ces rafraîchissements, les voitures pour promener les étrangers dans ces parks, sont tenus par la corporation de chaque ville et les profits servent à payer les frais d'entretien de ces parks qui sont visités par des milliers de personnes tous les jours. Car tous ces parks sont la promenade favorite de toutes les classes de la société, mais surtout l'aristocratie américaine qui va en grand nombre toutes les après-midis, vers les quatre ou cinq heures dans chacun de ces parks y étaler son luxe et sa richesse.

Laurel Hill Cemetery a 100 acres de circonférence et je le crois le plus riche et le mieux entretenu de tous les cimetières que j'ai visités jusqu'à présent.

Ce cimetière est à trois milles de la ville, et l'on s'y rend par un bateau à vapeur qui n'a qu'une seule roue à l'arrière du bâtiment.

À côté de Laurel Hill est le cimetière de Mont Vernon qui a 50 acres d'étendue. Ce dernier est aussi d'une grande richesse.

Tous les monuments dans ces deux cimetières sont en beau marbre blanc, la plupart d'une grande richesse.

Ce qui contribue beaucoup à l'embellissement de ces lieux, ce sont les fleurs que l'on y cultive à profusion, et surtout les roses qui embaument l'air de leurs parfums, tant les rosiers sont nombreux et les espèces variées.

Je visitais ces cimetières le 13 septembre, et cependant les rosiers étaient encore en pleine floraison, tandis qu'au Canada, ils cessent de fleurir en pleine terre vers le commencement d'août.

Un autre objet qui fait plaisir à voir dans tous les cimetières de cette partie des Etats, et qui en même temps, met la tristesse dans l'âme, c'est le saule pleureur de cette contrée.

Là, il croit bien plus haut qu'au Canada, les branches et les feuilles plus touffues, inclinent jusqu'à terre, et vues d'une certaine distance, elles paraissent humides et fanées comme si une averse ou plutôt une tempête venait de passer sur elles.

J'ai emporté dans mes malles de Laurel Hill deux bouts de ces branches que j'ai planté dans mon jardin le vingt trois septembre et elles paraissent déjà bourgeonner.

Fairmount water works divisé en quatre réservoirs, contient 22,000,000 gallons d'eau. Il a une circonférence de trente arpents, et il est situé à soixante pieds au-dessus du terrain le plus élevé de la ville.

Le State House sur la rue Chesnut. C'est dans une de ses salles que la déclaration de l'indépendance fut adoptée par le Congrès, le 4 Juillet 1776, cette chambre présente la même apparence et elle est ornée des mêmes meubles qu'elle l'était lors de ce jour mémorable.

Le Girard Collège. Un français de ce nom a donné \$2,000,000 pour l'érection de ce splendide édifice destiné à l'éducation des orphelins.

Les Eglises au nombre de 300, les institutions

scientifiques, de médecine, les prisons etc., etc., sont dignes de remarques.

De Philadelphie à Baltimore il y a 97 milles. Le coût du trajet par les chars est de \$3.15 cents et l'on met quatre heures vingt minutes à faire ces 97 milles.

Les principales villes entre ces deux places sont : Chester qui a une population de 8,000 âmes, Wilmington, ville très-manufacturière à 35,000 âmes. Au Havre de Grâce à 62 milles de Philadelphie l'on traverse la Susquehanna, rivière considérable qui se jette dans la baie de Shesapeake, que l'on voit en traversant la rivière.

Baltimore. Nous descendons à Guy's Hotel dans Colvert Street, en face de Monument Square. C'est un excellent Hotel pour le voyageur, pourvu d'un excellent restaurant, comme il y en a dans tous les hotels, sur le plan Européen.

Baltimore, la métropole du Maryland, agréablement située sur le côté nord de la rivière Patapsco, a une population de près de 350,000 âmes, dont à peu près un tiers de la population est catholique romaine.

Les rues de cette ville ont de 50 à 100 pieds de large et elles sont très-proprement entretenues.

Les maisons sent généralement en briques, mais le premier étage est ordinairement en marbre ou en granit.

La rue Baltimore qui est la principale rue, possède de splendides magasins.

Cette ville s'accroît rapidement. L'on voit en ce moment un grand nombre de bien belles bâtisses en construction, en gagnant le parc.

Baltimore est nommée à juste titre la ville des monuments. Les principaux sont : le monument de Washington, bâti sur une éminence de 100 pieds. Il consiste en une colonne de l'ordre dorien, assise sur une base de 50 pieds carrés par 20 de hauteur. Cette colonne à 180 pieds de haut y compris la statue de Washington. Un escalier de 280 marches conduit au faite du monument. Cet ouvrage a coûté \$200,000.

Battle Monument, érigé à la mémoire des soldats morts en défendant la cité en 1814, Armistead monument et sont aussi très riches.

Il en est ainsi de toutes les Eglises et des édifices publics qui sont tous bâtis avec goût et élégance.

La cathédrale catholique est ornée de deux magnifiques peintures, l'une « La descente de la croix » donnée par Louis XVI et l'autre « St. Louis donnant la sépulture à ses soldats tués devant Tunis » fut donné par Charles X de France.

Les Hotels sont nombreux et très-bien tenus. Les principaux sont, Barnum Hotel, St. Clair, Vernon, Américain, Luta, Fountain, Merchant, Baltimore, Washington, Cuy's, etc.

Baltimore, comme toutes les grandes villes, possède aussi son parc et son cimetière publics, qui, tous deux sont bien dignes de l'attention et de l'admiration des étrangers.

Druid-Hill Park a 750 acres d'étendue. L'on s'y rend en chars trainés par des chevaux jusqu'aux confins de la ville, et ensuite au centre du Parc par des *Domy Cars*.

Quoique moins riche que le Central Park de

New-York, il est cependant bien beau, et l'on y a déjà dépensé bien des milliers de piastres.

Le Green Mount Cemetery est aussi bien riche en monuments et possède une collection très variée de fleurs.

Ici, comme à Philadelphie et à Washington le climat est magnifique, et l'on voyait, le seize Septembre, les roses en abondance dans tous les jardins et cimetières, les arbres ont encore toute leur beauté printanière, l'on se croirait en Juillet en Canada.

Le beau temps qui ne nous favorise ici qu'à peu près quatre mois, accorde sept ou huit mois et même neuf aux habitants de cette contrée. De Baltimore à Washington il y a 40 milles, et l'on paye \$1.20 cents par les chars. Le trajet se fait en une heure vingt minutes.

À Washington, nous débarquons à St. Mark Hotel, situé au coin de la septième rue et de la Pennsylvania Avenue.

Washington, la capitale des Etats-Unis, est située sur le côté gauche du Potomac, dans le district de Columbia, et est bornée à l'Est par la rivière Anacosta qui se jette dans le Potomac à l'extrémité sud de la ville.

La population de cette ville est de 70 à 80,000 âmes. C'est ici que l'on trouve les rues et les avenues les plus larges de toutes les villes des Etats-Unis. Les premières ont de 100 à 130 pieds, et les dernières de 150 à 175 pieds de largeur.

Les avenues sont au nombre de dix, et chacune d'elles porte le nom d'un Etat de l'Union.

Cinq de ces avenues partent du capitol et les cinq autres de la maison du Président.

L'avenue Pensylvanie va du Capitol à la maison du Président, distance d'à peu près vingt arpents. C'est la rue la plus à la mode et la plus commerçante de la ville.

J. A. L.

(A CONTINUER.)

NOUVELLES DIVERSES.

MACHINES A COUDRE.—On estime que les profits sur la vente des Machines à Coudre, aux Etats-Unis, pour les dix dernières années se montent à \$200,000,000 ; celui de l'année 1871 donne \$10,000,000. On calcule qu'en 1872 il en a été fait sept cents mille, sur ce nombre deux cents mille ont été exportées. Comme on le sait il y a de ces machines qui sont maintenant manufacturées en Canada.

UN CROCODILE DANS LE RHÔNE.—Le fait suivant s'est passé il y a quelques jours, sur les bords fleuris du Rhône, près de la jolie ville de Tarascon :

Un jardinier d'une campagne environnante était en train de laver ses pieds dans l'onde boueuse du fleuve. Malgré la fraîcheur de l'eau, il semblait prendre plaisir à se baigner ainsi. Assis sur la rive, entouré de quelques amis avec lesquels il causait, son visage exprimait la gaieté la plus folle.

Tout à coup, il jeta un cri terrible, et il aurait infailliblement glissé dans les flots rapides s'il n'eût été secouru et retenu aussitôt par ses camarades, Cependant notre jardinier continuait à crier et à se demener.

Ses pieds hors de l'eau, un spectacle horrible, épouvantable se présenta aux yeux des spectateurs. Un crocodile, sale, visqueux, répandant une odeur insupportable, était attaché aux pieds du malheureux jardinier, enfouie dans sa gueule immensément ouverte, jusq' à mi-jambe.

Nous laissons à nos lecteurs le soin de se figurer l'effroi qui régna d'abord dans le petit groupe. Il y eut un moment d'hésitation. Puis, un des assistants s'emparant d'une pioche qui était à sa portée, en asséna un vigoureux coup sur le crocodile. L'animal sembla d'abord ne pas vouloir lâcher prise et n'avoir pas plus ressenti le coup de pioche que la piqure d'une mouche sur sa dure carapace.

À cet aspect, quelques-uns partirent effrayés, laissant ainsi leur camarade à son sort malheureux, à être dévoré tout vivant par une bête immonde. Un seul resta cependant, préférant mourir plutôt que d'abandonner un ami dans le danger, et, tentant un dernier effort, il appliqua dans le flanc du crocodile un grand coup de pied.

Un coup de pied sur un crocodile !!!

Mais, ô prodige, le crocodile tourna sur son dos et s'en fut rouler dans l'eau, sur laquelle il surnageait le ventre ent'ouvert, laissant sortir des morceaux d'étoupe. Ce crocodile était empaillé et avait été probablement enlevé d'une maison par les eaux à la suite des dernières pluies.

Tout de même, le jardinier et ses amis ont eu une fière peur.

BONNE NOUVELLE.—Il paraît que Strakosch veut tenir parole et donner quelques concerts au commencement du mois prochain à Montréal. On nous promet Carlotta Patti, Mario, Sauret, Louise Carey, et quelques autres talents remarquables.



TOILETTE DE DINER

TOILETTE DE DNER.

La jupe à traine est garnie d'un volant de dentelle de Chantilly, de 15 pes. de hauteur, dont la naissance se dissimule sous un dentelé en ruban gros grain rose, surmonté d'un entre-deux encadré des deux côté d'une petite dentelle. La tunique, ouverte et arrondie devant, est rabattue en revers et ornée d'un biais, bordé des deux côtés de dentelle de Chantilly. La tunique se fronce dans la couture du dos, ce qui produit une légère draperie. En dessous du revers du côté gauche, ressort une écharpe en ruban gros grain rose, faisant trois coques et un pan effilé. Le corsage ouvert en cœur et orné de dentelle, se termine par une basque très courte devant, mais prolongée par derrière. Collier en velours noir avec médaillon d'or, enjolivé de corails roses.

VARIÉTÉS.

Un avocat affligé d'une laideur de première classe devait plaider dans une affaire correctionnelle ; à l'appel de la cause, il ne se présente pas :

« Monsieur le président, dit un de ses confrères, je suis chargé par lui de vous demander la remise à huitaine.

LE PRÉSIDENT.—Est-ce qu'il est malade ?

L'AVOCAT.—Non, monsieur le président, il se marie.

LE PRÉSIDENT.—C'est bien invraisemblable, mais enfin.....à huitaine !.....”

Un avocat de Colmar a légué 100,000 francs à l'hospice des fous de cette ville.

« Je les ai gagnés, a-t-il dit dans son testament, avec ceux qui passent toute leur vie à plaider ; ce n'est donc qu'une restitution. »

Un individu n'est pas satisfait du plaidoyer de l'avocat qu'on lui a donné d'office.

« Accusé, qu'avez vous à ajouter pour votre défense ?

—Rien, monsieur le président ; je réclame seulement l'indulgence de la cour.....pour mon avocat.”

— Mon ami, ronflez-vous ? demandait, la veille de son mariage, à son futur la fiancée de . Jos.

—Jamais, chère amie.

— Mais comment le savez-vous ?

— Je suis resté une nuit entière tout éveillé pour m'en assurer.

Comme on prend du temps pour se débarrasser d'un chat dans la Nouvelle-Ecosse. — N'allez pas rester vieilles filles, lectrices de *l'Album*, et naturellement aimer quelque chose, disons, un chat. — Une dame d'Halifax perdait son chat, l'objet de sa tendresse, et voulut naturellement après son trépas s'en débarrasser. Après avoir versé des flots de larmes, elle s'adressa aux autorités. — On l'informa qu'elle devait rapporter le fait au plus ancien échevin de son quartier, qui le dirait au maire, qui le dirait à l'inspecteur, qui le dirait à un homme de police, qui le dirait au ramasseur de chats morts, qui viendrait l'enlever. A Montréal on fait mieux les choses. — Un chat meurt, on ouvre sa croisée, on le précipite dans la rue et quelques instants après on vous l'enlève, — pourquoi faire. — On dit..... il ne faut pas y ajouter foi pourtant, — que des fabricants de « *Mutton pies* » ne sont pas étrangers à ces enlèvements.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les bons comptes font les bons amis.

Lait bon Conte fond laid bonæ A mi.

REBUS.

